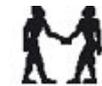


Frédéric WITTÉ

UNE ÉCOLE AU PARADIS

Les mémoires d'un dyslexique



scribes
l'édition solidaire

ajoute des surnoms tels que : les *Caquelins*, les *Cinquans* ou le *Bili*, *l'Poula* ou même des noms de fleur comme les *cocattes* (primevères en patois). Mais en ce qui concerne Wochenbrunner, là, c'est beaucoup plus simple, à l'évidence ce nom n'est pas d'ici ! Rapatriée d'Algérie, madame Wochenbrunner est la veuve d'un fonctionnaire de l'État, tombé à Alger pendant les tristes événements qui ont secoué ce pays. Elle-même est originaire de Dordogne. Elle a échoué, Dieu sait pourquoi, dans ce petit village aux antipodes de son beau pays baigné de soleil, qu'elle a dû quitter si précipitamment. Quant à la ferme, depuis bien longtemps, il s'agit d'une mesure quasi à l'abandon, ignorant même les prémices du modernisme, mais qui, par-dessus tout, a encore une âme. C'est là que Frédéric va vivre, là où il puisera l'essentiel de ce qui lui est nécessaire, indispensable à son devenir, là où il forgera son caractère et fera, enfin, le plein de sa mémoire.

* *

La Perheux n'est plus visible, là-haut, au-dessus des toits. La nuit est tombée. Frédéric traîne plus qu'il ne porte sa grosse valise. L'air est encore doux pour la saison. Il talonne son copain, Paul-André. C'est lui qui demandait tout à l'heure à Madame la permission de l'accompagner. Depuis, ils ont fait connaissance, c'est le fils du couple d'enseignants. Il s'adresse à ses parents comme les autres élèves, avec des Monsieur et Madame, du moins lorsqu'il est en classe. Les deux complices dévalent le chemin du village. Arrivés presque en bas, ils peuvent deviner dans la pénombre la grande toiture basse de la ferme « Wochenbrunner ». À peine s'approchent-ils, à tâtons, de la porte d'entrée faite de planches disjointes, que retentissent à l'intérieur les hurlements furieux d'une bête probablement féroce.

Paul-André annonce avec précaution à Frédéric :

— Au fait, on ne t'avait pas dit, madame Wochenbrunner a un chien !

Frédéric est terrorisé. À Paris, il n'a jamais eu l'occasion de fréquenter des animaux. Et puis d'abord, il est ivre de fatigue et puis d'ailleurs, la valise est bien trop lourde et puis surtout, il a bien envie de pleurer. Courageusement, il avale sa salive et s'apprête à affronter la bête. Vite ! Pourvu que ça finisse, qu'il puisse s'isoler, aller se coucher, même sans manger, pour pouvoir sangloter tranquillement. À travers l'huis, une voix leur intime l'ordre d'attendre, « le temps de ranger le chien ». Ça y est, la porte s'ouvre enfin, dans un claquement de chevillette ou de bobinette, va savoir ! Le long couloir, au sol de terre battue, est encore trop sombre pour se voir réellement. Mais on peut distinguer, à contre-jour, les contours de la silhouette corpulente de la maîtresse des lieux. Elle les précède dans le couloir étroit et, tout au bout, pénètre dans la cuisine éclairée. Instantanément et presque avec avidité, Frédéric dévisage madame Wochenbrunner. Elle aussi le couvre d'un regard engageant.

Elle le scrute au fond des yeux, jusqu'à l'âme lui semble-t-il. De part et d'autre, c'est instantané. Le contact est établi. Ils ont l'impression de se connaître depuis toujours. Ils se comprennent aussitôt, sans avoir prononcé le moindre mot. Paul-André fait séance tenante les frais de cette nouvelle connivence. D'un accord muet mais tacite, les deux compères lui donnent congé. Madame Wochenbrunner l'incite à rentrer vite chez lui, le dîner doit être prêt, il va se faire gronder. Enfin seuls ! Ils vont pouvoir faire connaissance. Frédéric a subitement oublié ses peurs, sa fatigue, son chagrin. Il n'entend même plus les aboiements du chien qui tarde à se calmer. Pour le moment, il dévisage cette grande personne qui lui paraît déjà si proche. Pour elle aussi, il ne fait aucun doute, elle est émue devant l'enfant qui semble tant attendre d'elle.

— Entre Frédéric, tu es ici chez toi !

Elle a conservé, probablement de sa Dordogne natale, une voix légèrement rocailleuse et quelque peu chantante qui plaît à Frédéric.



photo F. Witté

La ferme Wochenbrunner à Bellefosse :
« — Entre Frédéric, tu es ici chez toi ! » (p. 17)

Ce soir-là, elle ne lui a posé aucune question. Lui non plus, il n'a rien cherché à savoir. Ils se sont simplement adressé des politesses, quelques bonnes manières, dans le respect l'un de l'autre, s'observant, se souriant. Assis sur un tabouret à trois pieds qui autrefois avait dû servir à traire les vaches, Frédéric regarde autour de lui. La cuisine ne ressemble pas à celle de ses parents. Elle est de bonne taille, plutôt en longueur, basse de plafond, comme d'ailleurs toute la maison. Son sol n'est pas dallé mais de terre battue, partiellement recouvert d'un linoléum tout craquelé. Un évier d'un seul bloc de grès rose est encastré sous la seule fenêtre. Son écoulement se fait au moyen d'un simple trou percé directement à travers le mur. Pour retenir l'eau, l'orifice est entravé par un gros bouchon de bois. Frédéric se promet déjà d'aller vérifier plus tard comment ça fonctionne, où va cette eau quand on retire le bouchon.

Le long des murs grossièrement enduits à la chaux trônent un gros buffet rustique, une table massive avec des bancs, une énorme cuisinière à bois qui chauffe en permanence et qu'il faut alimenter sans cesse. Ce sera une des corvées quotidiennes de Frédéric.

Il est temps de libérer le chien. Depuis quelques temps, il n'aboie plus, il gémit à présent. Madame Wochenbrunner saisit la laisse en cuir pendue à son clou et pousse le panneau de porte qui donne accès à la grande chambre du bas. C'est en fait la seule pièce d'habitation au rez-de-chaussée. Elle accroche la laisse au collier du chien qui lui fait la fête. C'est un énorme berger allemand, mais probablement plutôt un bâtard répondant au nom de Mowgli. Sa queue en croissant de lune et ses oreilles, qui n'ont jamais voulu se redresser, lui enlèvent toute autorité. On dirait même qu'il sourit en permanence et se moque de lui-même. Mais pour l'heure, Mowgli qui découvre la présence de l'intrus, tire furieusement sur sa laisse comme s'il allait dévorer l'enfant qui, pour sa part, n'en mène pas large. Puis, curieusement, il se radoucit et s'approche presque timidement de Frédéric en poussant de petits cris. Madame Wochenbrunner se